

LA MAISON IMPOSSIBLE^{*}

Consuelo Triviño-Anzola

Dans cette maison, jamais personne n'arrivait à se mettre d'accord, même pas pour se faire un café. Si quelqu'un disait « cela me dirait bien, un petit café », l'autre lançait, « et bien, faites-le vous-même », avec un petit ton dédaigneux et à la fois sceptique. Devant une réponse de ce genre, celui qui avait formulé le désir d'un café, se dirigeait à la cuisine en ayant perdu presque toute envie et avec une profonde rancœur envers le sceptique, qui se complaisait tant à critiquer l'inefficacité des habitants de cette maison impossible. Pour sa part, celui qui avait eu ce désir de café ajoutait une offense de plus à la liste de griefs qui s'allongeait devant ses yeux pleins de rancune, comme qui voit s'infecter une blessure sans y porter remède. Il accusait sans doute les autres d'être responsables de ses malheurs. Dans la maison des impossibles, il s'était produit dans le passé –et continuaient à se produire– des affronts impardonnables, en si grand nombre qu'il eut été inutile de tenter d'en rendre compte. On aurait pu dire que les habitants de cette maison impossible étaient des êtres complètement passifs mais, s'il s'agissait d'offenser autrui, ils devenaient proactifs. L'arrogant sceptique savait qu'il n'était pas facile de préparer un café; il en connaissait la cause mais se taisait pour ne pas épargner la mauvaise

^{*} Traduction française : David Conte Imbert.

Conte extrait du livre de Consuelo Triviño-Anzola *La casa imposible* (Madrid : Verbum, 2005, pp.51/54). Ce conte a été traduit en allemand par Peter Schultze-Kraft et inclus dans son volume *Reise an die Küste* (Zürich : Edition8, 2013).

surprise aux autres. Lui-même ne s'en était pas sorti et en était resté si frustré qu'il avait besoin de se venger. Il avait déjà vérifié qu'il manquait les ingrédients nécessaires et les moindres conditions matérielles pour parvenir à ses fins. Une troisième personne se plaignait de l'altercation entre celui qui avait envie d'un café et l'arrogante personne, sous prétexte « d'un misérable café », et se dirigeait à la cuisine pour s'occuper de l'affaire, seulement pour « balancer à ces deux inutiles qu'ils perdaient leur temps à discuter à ce sujet ».

Le problème est qu'à la cuisine, réellement, il n'y avait pas de quoi préparer ce « misérable café » –dans cette maison, tout finit toujours par recevoir le label de misérable : « ses misérables lunettes », « sa misérable chemise », « son misérable argent »–. Ce qui avait surgi comme une appétence inoffensive planait sur les habitants comme une menace ou un défi. Une quatrième personne –il y avait parfois jusqu'à cinq personnes dans la maison impossible– s'apercevait qu'il manquait du café ou du sucre dans la cuisine et allait en acheter sans rien dire, en pensant ainsi donner une bonne leçon aux autres habitants. Ceux-là la regardaient se diriger vers la porte et gagner la rue avec une moue de mépris. Incapables d'apprécier la bonté ou l'amabilité du geste –qui sans doute les humiliait– ils disaient tous à fois –et là, oui, ils étaient tous d'accord– « mais regardez celle qui va faire le café ». Parce que celle qui se décidait à rompre la chaîne des répliques vicieuses était une femme, la sœur la plus jeune, qui luttait contre le découragement et essayait de terminer ce que quelqu'un avait commencé. Elle faisait face aux obstacles qui surgissaient dans la maison des impossibles, que ce soit pour les repas ou pour le nettoyage, la mise en ordre ou l'entretien des lieux. On avait besoin de manger tous les jours, mais faire la cuisine était un problème.

On mangeait en se disputant, on vivait parmi les disputes ; on assaisonnait le repas avec l'amertume des mots.

Quand la plus jeune sœur arriva triomphante de la boutique et s'apprêtait à faire le café - « tel que nul le pris jamais », dit-elle aux inutiles habitants de la maison impossible-, une sensation de catastrophe, de chaos irrémédiable brisa les fragiles cordes de sa volonté, jusqu'à présent à l'épreuve de la paresse, de la rage ou de la rancœur. Elle se rendit compte qu'il n'y avait pas de gaz, quelque chose de si nécessaire pour leur subsistance. La lutte pour le combustible était une bataille perdue dans la maison des impossibles. Tout le monde, sauf les personnes qui s'en occupaient, la mère et elle-même, croyait que le gaz tombait du ciel, comme l'eau que personne ne payait sauf une des deux, ou la lumière qu'on leur coupait très souvent, tandis que les deux frères et le père se reprochaient mutuellement ce qu'ils avaient donné comme ce qu'ils n'avaient pas donné. « Bon sang », cria la mère qui évitait de sortir de sa chambre pour ne pas trébucher contre la haine, « quand viendra le jour où l'on pourra se faire un misérable café sans que cela se termine par une dispute ? ».

Le fait est que la mère en eu par-dessus la tête et s'enfuit ce jour-là de la maison des impossibles, pour se réfugier dans une résidence du troisième âge où le repas était servi tous les jours à la même heure. Il ne resta à la maison que le père et le fils le plus âgé qui, comme l'autre, éprouvait une inclination malade à l'échec. Le second fils, le moyen, une malédiction appelé chaos qui ébranlait les murs du foyer, monta sa boutique juste en face de la maison. J'avais oublié de dire que l'on ne termina jamais la construction de la maison des impossibles. Le fils eut l'idée d'extraire les briques de la chambre du père, qu'il accusait d'égoïste. La plus jeune sœur fit un jour sa valise, mais elle fut incapable de partir,

assaillie par la peur, et préféra prendre à charge les factures de gaz, d'eau et d'électricité. Cela dit, elle essaya de passer la plupart du temps à son travail.

J'ai toujours l'impression qu'à cette maison de impossibles, il va lui arriver le pire, que le second fils va la démolir, que l'aîné va mettre le père à la porte, ou que le père, qui s'endort avec la cigarette allumée, va y mettre le feu sans s'en rendre compte. Ou peut-être n'arrivera-t-il rien à cette maison à moitié en ruine, peut-être qu'avec le temps viendra une personne capable d'apaiser le cœur de ses habitants et d'y instaurer un ordre, une mélodie qui les fasse danser au rythme secret de l'univers par lequel les choses virevoltent sans raison. Mais entretemps, les cœurs se flétrissent et se ratatinent comme les fruits secs, entreposés dans une pièce obscure où se tapissent les rats. Dans un instant, ces satanées créatures, sur le point d'attaquer, ne le feront pas parce que la plus jeune sœur arrivera miraculeusement à temps pour éviter la ruine. C'est grâce à elle que la maison des impossibles survit, sans être complètement détruite ni anéantie définitivement. Cela ne surprendra personne que ce soit elle, précisément, que l'on accuse de maintenir cette situation insoutenable, parce que la haine s'alimente de la faiblesse des gens, et ce fragile soutien qu'est la sœur aînée se révèle coupable de ce qu'ils ne se s'effondrent pas, comme ils sembleraient en avoir envie. Cela ne m'étonne pas qu'on lui reproche tant de choses.